

sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt ; mais il interrogeait vainement la nature. A toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les fleurs ne répondaient qu'un seul mot : Dieu !

Frère Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises. Chaque fois il s'était affermi dans ses croyances ; car la tentation est la gymnastique de la conscience : quand elle ne la brise point, elle la fortifie. Mais, depuis quelque temps, une inquiétude plus poignante s'était emparée du Frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage ; que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage ; l'oreille, de la plus douce voix ; il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle. Que deviendrait la mobilité de notre âme, au milieu de magnificences sans terme ? L'éternité ! . . . Quel mot pour une créature qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement ! O mon Dieu ! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérance ! L'ÉTERNITÉ ! L'ÉTERNITÉ ! . . . mot qui fait pleurer sur la terre, que peux-tu donc signifier dans le ciel ?

Ainsi pensait Frère Alfus, et ses angoisses étaient grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline ; les oiseaux qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée ; et quelques papillons encore à demi endormis voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours. C'est que, pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air, étaient nouveautés enivrantes. Aussi la douce année qu'avait été l'année de son noviciat ! Que de longues courses dans les vallées ! Que de découvertes charmantes ! Ruisseaux chantants parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol églantine, roses, fraisiers des bois, oh ! quel bonheur de vous trouver une première fois ! Quelle joie de marcher par des